



Déjà s'envole la fleur maigre

Les enfants du Borinage

de Paul Meyer

Fiche technique

Belgique - 1960 - 1h25

N. & B.

Réalisation et scénario :

Paul Meyer

Musique :

Arsène Souffriau

Interprètes :

Interprètes non professionnels belges, italiens, grecs, polonais et russes du Borinage

Domenico Mescolini

Valentino Gentili

Luigi Favotto

Geppino Cerqua

Louis Vander Spieghel

Edmond Lebout



Résumé

En 1960, une femme sicilienne et ses trois enfants arrivent en Belgique. Ils viennent rejoindre le père de famille, déjà embauché comme ouvrier mineur dans le Borinage belge, région charbonnière en déclin. Au même moment, Domenico, l'ancien, après dix-sept ans de travail, ne se fait plus d'illusions. Il sait que les mines sont promises à la fermeture et qu'avec elles s'éteignent mémoire collective et culture ouvrière. Il décide de rentrer au pays...

Titre

Je ne saurai rien de ma vie, sang obscur et monotone. Je ne saurai qui j'aimais, qui j'aime, maintenant que replié, réduit à mes membres, dans le vent pourri de Mars, j'énumère les maux des jours déchiffrés. Des branches déjà s'envole la fleur maigre. Et moi j'attends la patience de son vol irrévocable.

Salvatore Quasimodo
(Prix Nobel de littérature. 1959)

Critique

En 1959, année où fut tourné **Déjà s'envole la fleur maigre**, le cinéma belge se résumait aux documentaires de l'ancien collaborateur de Joris Ivens, Henri Storck, et à quelques comédies bon enfant telles **De Witte**, **Fête de quartier** et **Un soir de joie**, destinées à la consommation locale. Paul Meyer fut le premier - quelques années avant André Delvaux et Chantal Akerman - à le sortir de sa torpeur.

Le cinéaste avait, au départ, mission de réaliser un court métrage de propagande sur la bonne intégration des enfants de travailleurs immigrés dans le Borinage, région qui vit de l'extraction du charbon. Mais, une fois sur place, il constate que les mines sont menacées de fermeture. Le projet initial de faire passer une région déshéritée pour un pays de cocagne se transforme alors, au grand dam des commanditaires, en chronique de la vie d'une communauté de mineurs venus des quatre coins d'Europe.

Le film s'ouvre avec l'arrivée inquiète d'une famille sicilienne venue rejoindre le père,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

qui l'accueille en compagnie d'un «rabatteur» trop jovial pour être honnête. Comme le fera, des années plus tard, Ken Loach, Paul Meyer fait jouer aux gens leur propre personnage. Parmi ces comédiens d'occasion, Domenico, dit «l'Ancien». Usé par dix-sept ans de travail harassant et de solitude, il a décidé de rentrer au pays.

Les enfants, qui savent transformer en aire de jeux les territoires les plus ingrats, dévalent les terrils assis sur des moules à tarte. Le dimanche, le village fait la fête. Les jeunes sont rassemblés par affinité linguistique. Le fils aîné des nouveaux arrivants invite à danser une blonde et appétissante Wallonne. Le slow terminé il lui déclare son amour. La jeune fille ne comprend pas un mot d'italien. Elle se détourne en riant.

Les scènes se succèdent, comme prises sur le vif. Elles baignent dans un noir et blanc qui a la beauté sans apprêt des photos de famille des années 50. A l'exemple de Rossellini et de De Sica, à l'évidence ses maîtres, Paul Meyer est tout amour pour ses personnages, mais ne tombe pas pour autant dans l'ouvriérisme. Bien que couronné dans de nombreux festivals, ce film était jusqu'à présent inédit en France. Il nous arrive aujourd'hui, âgé de 34 ans, mais d'une fraîcheur tonifiante.

Joshka Schidlow
Télérama n°2310 - Avril 1994

Déjà s'envole la fleur maigre, c'est un constat sociologique rempli d'amertume. Peintre de la vie quotidienne, Paul Meyer s'est souvenu des leçons du néo-réalisme italien et, plus particulièrement Visconti (**La terre tremble**) sans qu'on puisse pour autant l'accuser de plagiat. Par l'apport d'un style personnel, il a su élever au niveau de la création ce qui n'aurait pu être qu'un honnête documentaire. Bien sûr, nous sommes aussi loin ici de la frénésie visionnaire qui emporte **Come Back Africa** comme **On the Bowery** de Lionel Rogosin que des

recherches ethnologiques d'un Jean Rouch. Le film de Paul Meyer est une chronique.

Déjà s'envole la fleur maigre décrit une journée comme tant d'autres dans un village borain, entouré de ses charbonnages agonisants que domine la masse symbolique de son terril, terril qui servira de prétexte à transcrire les jeux mouvementés d'une bande d'enfants. Zone disgraciée mais poignante... Cette journée voit l'installation d'une famille d'émigrants italiens venus -ô ironie !- chercher du travail dans cette région alors en pleine régression économique.

Sous l'apparente indolence du ton dû à un scénario qui utilise volontiers le montage alterné et enchaîne ses séquences un peu comme on assemble les pièces d'un puzzle, **Déjà s'envole la fleur maigre** est moins un cri d'accusation qu'une longue plainte en faveur de la dignité humaine. Cependant, comme l'a souligné Pierre Gousset : «Un violent acte d'accusation sociale ne se dégage pas moins du film. Domenico résume la situation en quatre mots : Borinage, charbonnage, chômage, cimetière. Le film s'éloigne au demeurant du réalisme descriptif et banal pour se teinter d'une poésie douce-amère, d'une tristesse lancinante et d'autant plus accablante que les journées sont belles et que «le soleil luit pour tout le monde». C'est volontairement que Paul Meyer s'est refusé à adopter un style violent et tendu - s'éloignant par là de la résonance âpre et cruelle de son **Klinkaart**, véritable pamphlet social. Peu de séquences dramatiques : la vie ici s'écoule lente et morne et seuls les jeux d'enfants éclairent fugitivement ce marasme...

C'est dire qu'il ne faut rechercher dans ce film ni corrosive dénonciation d'un Buñuel (**Les Hurdes - Los Olvidados**) ni l'illustration des théories chères au cinéma engagé : point de morceaux de bravoure mais une foule de notations suggestives (la remontée de la mine, les cités ouvrières, les baraquements, la fête locale) ou encore profondément mélancoliques (le pré-générique, l'arrivée des émigrants par le train de nuit). On pourra d'ailleurs reprocher au réalisateur un parti pris de caricature superficielle (l'émigré enrichi qui continue à faire venir ses compatriotes alors qu'il sait qu'ils tomberont dans le chômage, le prêtre-épouvantail long comme un jour sans pain et sec comme un sauret), un certain étirement du récit ainsi qu'un dialogue parfois emprunté. Certains ont regretté que les interprètes borains notamment de ce film parlent un français châtié qui s'avère fort peu conforme à la réalité patoisante, la dénature et sonne faux dans leur bouche. Visconti n'avait pas craint l'usage du dialecte. Certes, pour être audible de la plupart des spectateurs, des sous-titres français eussent alors été nécessaires. Quoi qu'il en soit, le film perd en vérité régionaliste ce qu'il regagne en universalité. «C'est là une des plus belles créations nées sur notre sol et dignes d'une audience internationale» à cause de sa sensibilité, de l'acuité du regard, de la justesse psychologique et de l'accent humain qui s'en dégage.

Jean-Pierre Berthome.
Groupement des Cinémas de Recherche

Film-météore, unique et inclassable, **Déjà s'envole la fleur maigre** apparaît comme l'exemple même d'un cinéma travaillé par le triple sentiment de la précarité, de l'urgence et de l'aléatoire. A l'origine : un court métrage de propagande ministérielle destiné à illustrer le bien-fondé de la politique belge en matière d'immigration. A l'arrivée : un long métrage de fiction libre et hautement poétique tourné sans moyens, dans l'invention perpétuelle et l'incertitude du lendemain. Mise en fiction du réel, chronique d'un jour ordinaire dans une communauté d'ouvriers - mineurs du Hainaut, le film tient tout entier dans ces trois mots, prononcés du haut d'un crassier, tandis qu'en panoramique la caméra dévoile lentement l'étendue du paysage :

«Borinage, Charbonnage, Chômage». Le Borinage comme inscription d'une mémoire, décor réel porteur d'imaginaire et microcosme du monde ; le charbonnage comme identité collective, enjeu communautaire et quotidien ; le chômage comme drame social et menace toujours présente. On parla de réalisme social, on eut tort, car s'il saisit un monde en basculément, le réalisme de Meyer ne fige rien, n'impose rien, mais s'attache à saisir ce qui dans les gestes et les mouvements des hommes unit au flux continu de la vie. Sa vision du pays minier, entre nature en friche et culture ouvrière devient vision du monde pris comme totalité. Ce qui intéresse le cinéaste c'est d'abord l'idée de cycle, de recommencement, de renouvellement, la quête d'un point de fusion entre l'origine et le devenir, le haut et le bas, le grand et le petit. Chaque séquence entre ainsi en relation mélodique avec son contraire et ne prend sens que dans son rapport à l'autre, rapport qui fait progresser la fiction. Car ce n'est pas l'événement qui intéresse le cinéaste mais la pérennité des choses, ce qui lie le concret à l'abstrait, la matière à l'épure, l'ici à l'ailleurs, le microcosme au macrocosme, l'anecdote à l'Histoire.

Au début des années soixante, dans une Belgique alors à peu près dépourvue de toute infrastructure cinématographique, Meyer apparaît à beaucoup comme le seul capable de fonder et féconder un cinéma en gestation confuse tout au long de la décennie. Présenté au Festival de Cannes en 1963, primé dans de nombreuses manifestations internationales, vanté par la critique et loué par Rossellini, Visconti, De Santis ou De Sica, son esthétique le rattachait autant au néo-réalisme qu'à ces nouveaux cinémas alors en éclosion spontanée un peu partout dans le monde. Pourtant, **Déjà s'envole la fleur maigre** n'irriguera rien, tant l'État belge, à l'origine commanditaire du film ne pardonnera jamais au cinéaste d'avoir sacrifié une tâche conçue comme strictement propagandis-

te sur l'autel d'un entêtement farouche à faire vraiment du cinéma, comme à ne jamais rien céder de la liberté de l'artiste et d'une certaine morale des images. Poursuivi devant les tribunaux, criblé de dettes, Meyer subira l'impitoyable logique des occultations implicites avant de rentrer découragé dans le rang de la télévision. Quant au film abandonné en bordure de l'Histoire, il ne connaîtra jamais de sortie. Redécouvert en 1989 et 1990, **Déjà s'envole la fleur maigre** est présenté dans plusieurs villes européennes -Paris, Florence, Amsterdam, Lausanne, Porto- avant de connaître en 1994, trente-cinq ans après sa réalisation, sa première sortie nationale, en France. **Déjà s'envole la fleur maigre** peut enfin commencer sa vie de film et Paul Meyer, né en 1920, reprendre son activité de cinéaste.

Patrick Leboutte

Groupement des Cinémas de Recherche

...Le film décrit la première journée d'une famille sicilienne, venue chercher le travail qu'elle n'a pas chez elle, mais dont les anciens du Borinage savent déjà qu'il ne durera pas : après dix-sept années passées à la mine, Domenico s'apprête à repartir au pays, certain qu'il n'y a plus d'avenir ici. Les nouveaux arrivants s'installent malgré tout, encore confiants, les enfants se mêlent aux gamins qui dévalent les crassiers sur des plats à tarte grands comme des couvercles de poubelle, un petit garçon rencontre un prêtre qui semble sorti tout droit d'un film de Buñuel.

Le dimanche, on mange, on boit, on fait la fête, les Grecs dansent le sirtaki à l'ombre des terrils. Musique et gestes venus d'ailleurs, dans un monde qui n'appartient à personne et où chacun ne fait que passer. Un monde qui, pourtant, façonne les êtres qui le peuplent, leurs mains comme leur visage, leur regard comme leurs mots, et où le film puise son essence et sa force. **Déjà s'envole la fleur maigre** souffre, bien sûr, des

conditions dans lesquelles il fut réalisé. Comment cette suite d'images, d'une grandeur souvent bouleversante, pourrait-elle ne pas sembler parfois chaotique ?

Mais la beauté du film est aussi dans cette non-préparation, dans cette approche instinctive et poétique d'une réalité banale. Ce que telle scène de nuit éclairée grâce aux phares des voitures que l'on fit spécialement venir de toute la région perd en lumière, elle le gagne en étrangeté et en beauté.

Des Siciliens arrivent, d'autres partent. Sur les crassiers qui ont étouffé la végétation, des arbustes, des fleurs recommencent à pousser. Un puits ferme à jamais, libérant une dernière fois ceux qui en fouillèrent pendant des années les profondeurs ; de nouveaux mineurs s'installent, dont les femmes donneront bientôt naissance à de petits immigrés. Par le montage, Paul Meyer traduit ce balancement incessant entre la nature et l'homme, entre le travail et le plaisir, entre la mort qui guette et la vie qui continue malgré tout. Ce film qui n'aurait jamais dû exister apparaît au grand jour. Enfin.

Pascal Mériegeau

Entretien avec le Réalisateur

Déjà s'envole la fleur maigre aurait dû faire de vous le grand nom du cinéma belge de l'après-guerre. Pourtant le film n'a longtemps figuré qu'à titre anecdotique dans les histoires officielles du cinéma belge. On ne le vit pas non plus dans les grandes rétrospectives de ce cinéma montées à l'étranger. Quant à vous, vous disparaîsez. Que s'est-il passé ?

Il s'est passé qu'en Belgique, on ne se relève jamais de l'accusation d'avoir trompé l'Etat. C'est une faute impardonnable qui doit être sanctionnée. Le film était au départ une commande du ministère de l'Instruction Publique, qui

m'avait chargé d'illustrer, par un court métrage documentaire la bonne intégration des enfants de travailleurs immigrés dans le Borinage, la région des charbonnages. Après plusieurs jours de tournage, je me suis rendu compte que ce travail reposait sur l'idée préconçue que ces enfants ne connaissaient pas de problèmes d'adaptation. Or moi, je constatais tout le contraire. Là, tout à coup, la réalité me sautait au visage. Impossible de respecter la commande et de travestir les faits, je ne pouvais tout de même pas réaliser un film de propagande. J'ai donc voulu comprendre et montrer la réalité, condenser et reconstituer des choses vues. Et là, j'ai senti, avec toute l'équipe que je glissais vers un long métrage de fiction.

*Qu'est-ce qui a vraiment fait basculer **Déjà s'envole la fleur maigre** dans la fiction ?*

Le déplacement du sujet. Et puis sans doute aussi le paysage. J'ai été sidéré par la beauté des paysages et de certaines matières : les crassiers, la terre craquelée, un décor qui dit plus que le simple dessin qu'il nous livre, un décor ambivalent qui dit à la fois le documentaire et la fiction. Par exemple, dans la scène du bal, quand les ouvriers grecs dansent le sirtaki, on voit à l'arrière-plan une espèce de terril. Bien sûr, ce terril, c'est l'expression de leur labeur quotidien, leur décor, leur cadre de vie, c'est du documentaire. Mais pour moi, à ce moment, c'était aussi une montagne grecque, une montagne de là-bas, qui apaise la nostalgie des gens. Le terril changeait subitement de géographie et de nationalité, portait une part de rêve, devenait quelque chose de vivant. D'ailleurs, pour moi, un terril, c'est du déchet calciné de l'intérieur sur quoi repoussent des arbres et des herbes. C'est toute la symbolique du Borinage : Ça crève et puis ça revit. Voilà ce qui me frappait dans ces paysages : le surréel, la surréalité de l'homme par rapport à sa fonction de producteur et par rapport au décor.

Vos comédiens n'étaient pas professionnels. Il s'agissait des gens du cru. Comment les dirigez-vous ?

Je me contentais de quelques indications de déplacements, jamais d'interprétation car je voulais préserver leur attitude naturelle. Par exemple lorsque Pozzetti le rabatteur de bras, qui partait régulièrement en Sicile pour pêcher la main d'oeuvre, accueillit à la gare une nouvelle famille d'ouvriers-mineurs, je lui ai simplement dit : «Tu ne dépasses pas les marques tracées au sol, pour le reste tu les accueilles comme d'habitude». Il s'est alors mis en scène comme jamais je n'aurais pu le faire. On le voit souhaiter la bienvenue, très affable, très onctueux mais avec en permanence les mains derrière le dos, ne pensant pas une seconde à soulager les nouveaux arrivants de leurs paquetages. Cela jamais je n'aurais pu l'inventer. Il s'est comporté comme dans la vie.

Les dialogues n'étaient pas écrits ?

Non, pas au tournage. Pour chaque scène j'organisais d'abord une répétition. Je donnais le canevas, quelques conseils et le rappel des principaux éléments dramatiques, et les acteurs improvisaient, sans la caméra simplement avec l'opérateur ; nous en profitions pour trouver sa juste place. Puis je proposais quelques aménagements et cette fois on reprenait pour de bon. C'était donc leur texte, leur invention...

Propos recueillis par Patrick Leboutte
extraits de Une encyclopédie de tous les cinémas de Belgique

Le Réalisateur

Né à Limal, dans le Brabant Wallon, en 1920, Paul Meyer, après des études à l'Ecole Supérieure d'Architecture et des Arts Décoratifs, devient, en 1942, metteur en scène aux Jeunesses théâtrales flamandes... En 1946, il collabore au

Théâtre du nouveau réalisme. En 1958, il entre à la télévision néerlandophone et commence une carrière de documentariste.

Groupement National des Cinémas de Recherche

Filmographie

Courts-métrages	
L'abbaye de la Cambre	1955
Klinkaart	1956
La briquetterie	
Le retable de Notre-Dame de Lombeek	
Stèle pour Egmont	1958
Le logement social	
Borinage 61	1961
TV	
Le nerf de la paix	1962
Le circuit de la mort	
Ce pain quotidien	1962-66
Le temps	1965
Ça va, les Parnajons ?	1975
L'herbe sous les pieds	1977
Zone rouge	1989
Documentaire	

Longs métrages	
Déjà s'envole la fleur maigre	1960
Vandycke, dingue, dong	1994
(en préparation)	

Depuis 1993, Paul Meyer dirige sa propre maison de production, les Films de l'Eglantine.

Documents disponibles au France

Diapositives : 1 jeu
Revue n°